

Canicule à Portland : trois jours en « enfer »

Des pics de chaleur allant jusqu'à 51 °C ont été enregistrés dans la plus grande ville de l'Oregon, aux Etats-Unis

REPORTAGE

SAN FRANCISCO - correspondante

Alors que le thermomètre affichait 46 °C, le 28 juin, à l'aéroport de Portland, le chercheur Vivek Shandas a pris sa voiture et est parti faire des relevés avec son fils de 11 ans. Professeur « d'adaptation climatique » à l'université d'Etat de Portland, il est d'abord passé chercher son matériel au labo : des capteurs faits maison, qui permettent de mesurer la température et l'humidité toutes les secondes. Associé à un GPS, le « thermomètre » permet d'évaluer la température d'une rue à l'autre, d'un bâtiment à un terrain vague, d'un parc à un immeuble de bureaux...

L'universitaire n'allait pas rater l'occasion. « C'était un moment historique. Je n'imaginais pas voir un tel phénomène de canicule extrême dans le Pacifique nord-ouest avant dix ou vingt ans. » Pour tout dire, il n'a même pas de climatiseur. Comme beaucoup à Portland, il a dormi par terre, sur le plancher. « C'est surréaliste. Je n'avais jamais pensé à avoir l'air conditionné avant la semaine dernière alors que j'étudie ce sujet depuis vingt ans ! »

Inégalités devant la canicule

Vivek Shandas est passionné par l'étude des variations de températures que l'on peut trouver non pas dans une seule région – le phénomène des îlots de chaleur urbaine est bien connu – mais à l'intérieur des quartiers d'une même ville. « En général, on n'a qu'une mesure de la température : c'est à l'aéroport. C'est une mesure monolithique alors qu'il y a des variations de plusieurs degrés. » Son laboratoire a été commissionné pour faire des analyses dans plusieurs grandes villes américaines. Les conclusions sont invariables. « On voit se répéter partout le même phénomène de corrélation entre les endroits les plus chauds et ceux où vivent les communautés de couleur et les populations à bas revenus. »

La canicule de Portland n'a pas fait exception. Le record officiellement enregistré a été de 116 °F (46 °C) mais les capteurs du professeur ont enregistré des pics de 51 °C sur le boulevard Martin-Luther-King dans le nord-est de la ville, et sur la 82^e avenue dans le sud-est, deux quartiers historiquement déshérités. Avec sa caméra infrarouge, il a aussi saisi la température à l'intérieur des tentes des sans-abri installées entre l'échangeur d'autoroute, le centre de convention et le Steel Bridge, l'un des 12 ponts de Portland. Le

Ceux qui le pouvaient sont partis sur la côte Pacifique, à 120 km, où il ne fait jamais plus de 30 °C

28 juin, il y faisait 57 °C. « J'étais choqué. Le corps humain a une tolérance assez faible pour la chaleur. Si on arrive au-dessus de 36 ou 37 °C, on commence à avoir de sérieux problèmes de thermorégulation. »

Pour le chercheur, connaître les différences de températures, c'est être amené à s'interroger sur les inégalités devant la canicule. « Pourquoi ces parpaings ? Ces matériaux qui absorbent autant la chaleur », questionne-t-il, devant le bâtiment du Boys and Girls Club, un centre d'animation pour jeunes du nord-est de Portland. Pourquoi ces bandes de terre si étroites entre la rue et le trottoir dans Emerson Street, un quartier de maisons de planches datant des années 1920 dont les parois laissent entrer la chaleur ? Deux ou trois blocs plus loin, l'espace « devient tout à coup trois fois plus large », souligne le chercheur, ce qui permet de planter des arbres sans contrevenir au code d'urbanisme de la municipalité.

Quelques climatiseurs s'échappent des fenêtres de ce qui était le quartier noir historique. A Portland, l'air conditionné était l'exception. Depuis une première vague de chaleur en 2009, les habitants se sont équipés. En 2012, 35 % des foyers en disposaient, 60 % sept ans plus tard. Mais même l'air conditionné n'est pas une garantie de salut. David Milholland, un documentariste et éditeur de 74 ans, qui a eu l'impression de prendre un coup de poing dans la poitrine à chaque fois qu'il sortait sous la chaleur, a appris que le voisin du troisième étage avait été découvert mort, isolé.

D'une maison à l'autre. D'un bâtiment à l'autre. D'un record à l'autre. Les habitants de Portland ont vécu très différemment leurs trois jours d'enfer. Mais une semaine plus tard, tout le monde a des histoires à raconter : le gobelet en plastique qui a fondu dans la voiture ; la cuvette des toilettes qui brûle les fesses. En dernier recours, l'arrosage du toit. Beaucoup ont dormi dans leur sous-sol, bien qu'il ne soit pas aménagé. A même le plancher. « Mon lit, c'était un sauna », dit Christy, 45 ans.

Ceux qui pouvaient se le per-



Jerry Vermillion, 57 ans, Jess, 27 ans, et son compagnon, Loki, 42 ans, à Portland, le 6 juillet. TONI GREAVES POUR « LE MONDE »

mettre sont partis sur la côte Pacifique, à 120 kilomètres, où il ne fait jamais plus de 30 °C ; ils ont pris d'assaut hôtels, campings, Airbnb. « Lundi en rentrant, on s'est réfugiés dans le sous-sol et on s'est beaucoup plaints », dit l'un de ces privilégiés qui ont passé la canicule au bord de l'océan. Ironie du moment : ceux qui avaient une piscine n'ont pas pu s'y réfugier : elle était inutilisable, déplore un couple, à cause de la pénurie de chlore qui sévit aux Etats-Unis (le phénomène est dû à un boom des constructions de piscines pendant la pandémie : + 23 % en un an) et à l'incendie d'une usine chimique en Louisiane.

Les autres ont dû se débrouiller. Jerry Vermillion, 57 ans, qui s'est bricolé une « résidence » et un jardin sur un morceau de trottoir au pied de l'église Saint-Marc, ne se plaint pas. En fait, il n'a pas souffert du tout ; il a même continué à dormir sous sa tente.

A côté de la poubelle dans laquelle il collectionne les canettes revendues à la déchetterie (10 pour 1 dollar soit 0,85 euro), il a conservé les dons des bons samaritains de la canicule : 10 jerricans d'eau. Jess, 27 ans, et son compagnon, Loki, 42 ans, qui vivent sur le même coin de trottoir, mais dans

un camping-car, ont eu plus de mal à dormir, ou alors sur le siège avant. Ils ont un recours : le parking sous-terrain qui renvoie de l'air froid. Il suffit de s'y coller le dos au mur.

Les autorités, qui n'ignoraient pas la dangerosité de la canicule annoncée, avaient ouvert trois centres de rafraîchissement où les habitants pouvaient venir passer la nuit à l'air conditionné. Ils ont accueilli des milliers de réfugiés (7 600 dans les bibliothèques) et déployé 60 équipes de distribution d'eau dans les rues. Des affiches étaient placardées sur les poteaux électriques : « Problème de transport ? Appelez le 211. » L'ennui, c'est que le 211 n'a pas fonctionné le dimanche, comme si c'était un dimanche ordinaire, et que des appels sont restés sans réponse ; une défaillance qui est rendue responsable de plusieurs des 64 décès qui ont eu lieu dans le comté.

Sentiment d'angoisse

Les gens de Portland n'ont pas l'habitude des coups de chaleur. Christy, qui habite un immeuble de logements sociaux pour résidents âgés et handicapés, et sans air conditionné, était surtout inquiète pour ses deux chats, plon-

« Il y a une vraie peur : notre mode de vie va devoir changer et nous ne savons pas comment »

CHUCK CURRIE
pasteur

gés dans une profonde léthargie bien qu'elle les ait installés sur des taies d'oreiller remplies de packs de glace. Elle ne s'est pas aperçue qu'elle commençait elle aussi à perdre vigilance, appétit et transpiration. C'était le deuxième jour ; elle a essayé de sortir acheter une boisson énergisante. Elle se dit qu'elle a été sauvée presque par hasard : quand elle a vu, collée sur l'ascenseur, une petite note annonçant que le gérant de l'immeuble avait ouvert l'air conditionné dans la salle commune. « Ils auraient pu passer nous prévenir », reproche-t-elle. Christy ose à peine l'avouer, mais elle en a fait profiter ses chats.

Portland a été beaucoup bousculée depuis un an. Pandémie, mani-

festations (Black Lives Matter) et contre-manifestations (d'extrême droite) pendant des mois, incendies sans précédent. Et maintenant, la canicule qui a boursoufflé les rues et fait fondre les tuyaux du tramway. « Les gens se demandent : quoi d'autre ? Qu'est-ce qui a cassé d'autre ? », relate Vivek Shandas. Du côté de Grant Park, les feuilles sont déjà rousses sur les arbres. « Comme si c'était l'automne », décrit le révérend Chuck Currie, un pasteur qui lutte depuis plus de trente ans pour la justice sociale. Et ça n'est que le début de l'été. Les maisons vont avoir moins d'ombre. »

Selon lui, un sentiment d'angoisse s'est emparé de la ville. Portland, cité éveillée à la politique du changement climatique, qui « envoie les gens qu'il faut à Washington », est tout à coup touchée par le déchaînement des éléments. « Il y a une vraie peur de voir notre mode de vie changer d'une manière que nous ignorons. » Le pasteur a fait respecter, le 5 juillet, une minute de silence à la mémoire des morts de la canicule, en soulignant les inégalités devant les catastrophes. « C'est un problème moral majeur pour notre société. » ■

CORINE LESNES

En Amérique du Nord, le mois de juin le plus chaud jamais observé

Le service européen de surveillance climatique, Copernicus, relève un écart spectaculaire avec les températures dites « normales »

Avec quelques jours d'avance sur les autres grands systèmes de surveillance du climat terrestre, Copernicus a présenté, mercredi 7 juillet, ses estimations de températures pour le mois de juin. Celui-ci serait le quatrième plus chaud jamais mesuré au niveau mondial. Selon Copernicus, juin 2021 est au coude-à-coude avec le mois de juin 2018, derrière ceux de 2016, 2019 et 2020. Cependant, le classement établi par le service de surveillance climatique de l'Union européenne masque d'importantes disparités.

Juin 2021 a ainsi été, selon Copernicus, le mois de juin le plus chaud jamais observé sur l'Amérique du Nord. De très loin.

« Des conditions record de canicule y ont été observées, d'abord dans le sud-ouest des Etats-Unis, puis dans le nord-ouest du pays et le sud-ouest du Canada, lit-on dans le bulletin de Copernicus. Le record absolu de température maximale quotidienne au Canada a été battu trois jours de suite en Colombie-Britannique. La situation hydrologique montre que les régions concernées avaient des sols anormalement secs. » D'où un risque accru d'incendies pour la suite de la saison.

En Amérique du Nord, la moyenne des températures s'est écartée de manière spectaculaire de la « normale » – c'est-à-dire la moyenne relevée sur les trente dernières années de mesures,

soit 1991-2020. En juin 2021, il a ainsi fait, sur l'Amérique du Nord, en moyenne 1,2 °C de plus que la normale. Pour prendre la mesure de cette déviation, il suffit de comparer avec les précédentes années : juin 2017 (+ 0,39 °C), juin 2018 (+ 0,24 °C), juin 2019 (+

La moyenne de référence est elle-même fortement réchauffée par rapport aux températures pré-industrielles

0,16 °C), juin 2020 (+ 0,40 °C), selon les données de Copernicus. L'anomalie chaude qui a touché l'Amérique du Nord est ainsi supérieure de presque 1 °C à l'anomalie moyenne des quatre années précédentes.

Ces écarts aux « normales » se sont illustrés par des températures record dans plusieurs villes. Le cas de Lytton, en Colombie-Britannique, au Canada, a été fortement médiatisé, avec des températures frisant les 50 °C et un incendie consécutif qui a rapidement détruit le bourg d'environ 300 habitants, tuant au moins deux personnes. Mais ailleurs, les records sont également tombés : 46,1 °C à Portland (Oregon), 42,2 °C à Seattle (Washington), etc.

En Europe, la situation a été moins sévère sur le mois de juin, bien que celui-ci pointe à la deuxième place des mois de juin les plus torrides, selon les données de Copernicus. De grandes disparités sont également notées par le service européen de surveillance : le nord-est du Vieux Continent a été marqué par un thermomètre très élevé, en particulier sur la Finlande et la Russie.

L'Europe de l'ouest épargnée

« Les conditions chaudes sur l'Europe se sont inscrites dans un arc de températures exceptionnellement élevées du nord-ouest de l'Afrique, à travers l'Europe et vers le sud-est jusqu'à l'Iran, l'Afghanistan et l'ouest du Pakistan », explique Copernicus. L'Europe de

l'ouest a, elle, été relativement épargnée.

Outre l'Antarctique, des conditions plus fraîches que la normale ont été relevées « sur une grande partie de l'est de l'océan Pacifique tropical et subtropical et sur l'Atlantique Nord, à l'ouest de l'Europe ». Mais la moyenne de référence n'est plus vraiment « normale » : la nouvelle référence adoptée par les météorologues, calculée entre 1991-2020, est elle-même fortement réchauffée par rapport aux températures préindustrielles. En Amérique du Nord, le mois de juin qui vient de s'achever a ainsi été plus de 2 °C plus chaud qu'un mois de juin typique de la première moitié du XX^e siècle. ■

STÉPHANE FOUCAIT